3 1761 08010051 4

Boumal, Louis
Quand ils auront passe de l'ombre a la lumiere

PQ
2603
0758Q3

LOUIS BOUMAL

Quand ils auront passé de l'Ombre à la Lumière

UN ACTE EN PROSE

ÉDITION DES "CAHIERS"

MCMXVIII

2 francs.

Ce fascicule remplace

les Cahiers de Novembre

MCMXVIII

Les Cahiers

Publiés au Front

pour la Défense et l'Illustration

de la Langue Française

en Belgique

QUAND ILS AURONT PASSÉ DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE

UN ACTE EN PROSE

DE

LOUIS BOUMAL

Front Belge

MCMXVIII

LIBRARY
JAN 29 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

DU MÊME AUTEUR :

Les Poèmes en Deuil. 1910.

La Renaissance Septentrionale au XIVe Siècle. 1910.

Diderot et quelques Artistes Wallons. 1912.

La Repentance Tristan. 1913.

Une Ville Wallonne, Bouillon,
à la fin du XVIIIe Siècle. 1914.

PQ
2603
O758Q3

A paraître

Le Jardin sans Soleil, poèmes.

Quand ils auront passé de l'Ombre à la Lumière

A MA FEMME

Thérèse : Je suis ta femme

Philippe : Tu es la vie qui recommence.

PERSONNAGES

Thérèse.

Philippe, Officier d'Infanterie.

La Voisine.

L'Ordonnnance.

Après-midi d'automne, après la guerre. Un cabinet de travail. Quelques meubles. Un bureau sur lequel des livres sont restés ouverts comme si l'on venait d'en laisser la lecture. Au fond, une porte donnant sur l'antichambre. Bibliothèque. A droite, deux fenêtres très hautes à vitraux moyenâgeux peints qui tamisent et colorent la lumière. Si l'on ouvre les fenêtres, on découvre les collines du pays wallon qui s'éloignent en étages jusqu'à toucher le ciel. Les arbres des collines sont de mauve et d'or, roux par endroits. Quelques maisons sur la pente la plus proche font deviner la ville. A gauche, la porte de la chambre à coucher. Un peu partout, sur les murailles, des toiles, des eaux-fortes, Rops, Meunier, Maréchal.

SCÈNE I

La scène est déserte un moment. On entend sonner à la porte d'entrée. Thérèse apparaît sur le seuil de la chambre à coucher. On écoute des voix et des pas qui viennent de l'antichambre. Thérèse ne quitte pas des yeux la porte fermée qui va s'ouvrir tout à coup pour laisser passage à celui qu'elle attend.

Thérèse — Philippe

Thérèse : Te voilà !

Philippe : Mon amour !

[Il n'y a pas d'autres paroles. Ils s'étreignent et demeurent un temps sans risquer d'autre geste. Le dialogue qui va suivre s'échange à voix basse, entre ces deux pensées et ces deux cœurs qui s'essayent à se reconnaître, à se pénétrer, après s'être rejoints.]

Philippe : Ah ! Reposer ma tête sur ton épaule, là, comme autrefois, il y a bien du temps.

Thérèse : Mon aimé.

Philippe : Non. Laisse-moi comme ceci. Je ne lève pas les yeux. Je ne vois pas tes yeux. Je ne suis pas encore tout à fait dans ta lumière. J'écoute battre ton cœur... un rythme profond que je reconnais. Ne bouge pas. Des souvenirs me viennent par delà les années. J'ai tant souffert.

Thérèse : J'ai tant souffert aussi ! Je t'attendais. Je me disais : cela va finir. Ce n'est plus possible. Ce sera pour le mois prochain. Puis je n'ai plus compté les années. Je n'ai plus rien attendu.

Philippe : Je me vois partir. Tu étais à la fenêtre dans la pâleur de l'aube. Tu me faisais signe de la main. On entendait la rivière contre l'arche du pont. Puis il y a eu du brouillard entre nous. J'ai voulu revenir. A quoi bon ? Il y a maintenant des années entre nous.

Thérèse : Il y a quatre années entre nous. Il y a surtout de la souffrance. Mais tu es là. Je reconnais ta voix comme j'ai reconnu tout à l'heure la couleur de tes yeux, de ta chevelure. J'ai vieilli.

Philippe : On nous a dit un matin : « Voici les Allemands. » Il n'y avait rien sur la plaine. Des hommes tournaient tout à coup sur eux-mêmes sans que l'on sut par quoi ils avaient été touchés. Nous autres, on restait couchés dans l'herbe, aplatis, presque sans souffle. Puis on s'avançait en rempant. Les obus crevaient la terre, derrière nous ; quelqu'un criait « Vive le Roi ! » On se redressait alors dans la lumière, on courait, la baïonnette haute, au soleil... C'est monotone la guerre.

Thérèse : Pourquoi parles-tu de la guerre ? Regarde-moi. J'aime tes yeux. Tes cheveux sont si blonds. Je ne les ai jamais vus si blonds. Est-ce que j'ai vieilli ?

Philippe : Je me disais alors : « Est-ce que j'ai vécu ? » Aujourd'hui je me demande : « Est-ce que j'ai fait la guerre ? »

Thérèse : Pourquoi ne me donnes-tu pas tes pensées ? Ta parole a des sons étranges qu'on dirait venus de si loin.

Philippe : Mais je viens de si loin ! Je disais pour tromper mon attente : il y a des terres d'épouvante qu'on habite, des sols si chauds qu'ils vous brûlent les pieds, des terres où le ciel éclate quand le touche le soleil. Mais les arbres tordus et calcinés s'y acclimatent. Ils vivent. On finit par s'habituer à toute cette horreur.

Thérèse : Non. Ne dis pas cela. Tu blasphèmes la vie. Tu ne sais pas. Nous avons vécu à peine. Il n'y a pas de joie dans cette épouvante.

Philippe : J'ai souvent cru que tu me parlais ainsi, que tu te penchais sur moi. Je dormais. Mes bras se sont trop souvent fermés sur le vide. Ta voix résonne en moi. N'est-ce pas un rêve ? Ne vas-tu pas fuir tout à l'heure, comme la brume s'efface ?

Thérèse : Mon cher petit, c'est moi pourtant, c'est moi. Quand nous sommes arrivés c'était la nuit. Le train descendait la colline en tournant autour d'elle. Des branches effleurées au passage secouaient de la neige. Il y avait des lumières au fond du ravin. C'était la ville. Chez nous, près du feu, je me suis assise et j'ai pleuré. Tu restais sans rien dire et sans comprendre. Tu m'avais emmenée et sur le seuil de ta chambre j'avais peur comme au seuil de la vie. Nous nous sommes bien aimés. Tu travaillais à cette place, là. Rien n'est changé. Je traversais la pièce sur la pointe du pied. Je t'embrassais au passage ou bien tu me prenais les mains et tu regardais mes yeux. J'ai vieilli depuis ce temps-là.

Philippe : Un matin je t'ai dit : « Partons pour la colline ». C'était l'hiver encore. Il y avait de la neige partout. Nous marchions vite. Quand nous sommes descendus dans la vallée, la neige te venait à la ceinture. Je t'ai prise dans mes bras et je t'ai portée. J'ai cru que je portais le bonheur, et je te serrais contre moi, si fort, si fort ! J'avais peur de te laisser tomber, là, sur le sol blanc, peur que tu te brises avec toute l'allégresse de ma chair et de mon amour !

SCÈNE II

L'Ordonnance. — Thérèse. — Philippe.

L'Ordonnance : (qui a déjà appelé plusieurs fois) Lieutenant... Lieutenant...

Philippe : C'est vous, François ? C'est François, mon ordonnance. Il y a trois ans que nous sommes ensemble. J'ai su qu'il n'y avait plus personne à l'attendre au pays. Je n'ai pas voulu qu'il me quitte. Vous serez amis ensemble. C'est ma femme, François.

L'Ordonnance : Je la reconnais bien, lieutenant. Elle ressemble à la photographie. Vous savez, Madame, la photographie où vous avez un châle de laine et de grands yeux noirs. Elle était toujours sur la table.

Thérèse : Vous voulez bien que je vous embrasse, François ?

Philippe : Laisse-toi faire. Tu auras ta chambre ici. Tu verras tout à l'heure.

L'Ordonnance : Lieutenant, c'est à cause du coffre.

Philippe : Qu'est-ce qu'il y a ?

L'Ordonnance : Où faut-il le porter ?

Philippe : Dans la chambre, là.

Thérèse : Attendez, je vais ouvrir la porte.

L'Ordonnance : Comme toujours, Lieutenant ? Les bottes au pied du lit, les pipes et les livres sur la table ?

Philippe : Mais non, mais non. Est-ce qu'on rêve ?

Thérèse : Je vais vous aider. Nous débarrasserons ensemble.

Philippe : C'est ça, débarrassez ensemble.

SCÈNE III

PHILIPPE puis THÉRÈSE.

Philippe : Le visage des choses a vieilli. Les rideaux ont des teintes passées. La lumière aussi s'atténue et paraît plus triste à travers le vitrail décoloré. N'est-ce pas que mes yeux ont vieilli ? Je m'enfermais ici pour écrire [illegible] livres et ces toiles peintes dont le vernis craque absorbaient ma pensée. Il n'y avait plus, le soir, dans cette pièce que le battement de ma pensée et les voix de la ville qui mouraient ici, sous les fenêtres, me venaient comme une chanson vague et vide de tout sens.

[Il ouvre l'une des fenêtres un moment. On entend des bruits multiples et confus, des appels, un sifflet de train, des pas, le battement de la rivière contre l'arche du pont.]

Tout est resté dans la même attitude mais l'âme de ces choses est morte et je ne ressusciterai pas cette âme.

[Il s'est assis au bureau.]

Thérèse : (entrant) J'ai laissé François dans la chambre... Qu'est-ce que tu cherches dans les papiers ?

Philippe : Plus rien. Il me semble à les toucher que je remue les dossiers de quelqu'un qui serait mort, il y a longtemps. Je songe que j'éprouvais à les palper autrefois, à les mettre dans un ordre méthodique une volupté bizarre et jalouse. Je plonge mes mains dans ces liasses qui furent toute ma vie ancienne, qui en absorbèrent toutes les forces et je me dis : Quelle stérilité ! Tiens, à l'Université déjà, quand nous nous trouvions quelques amis, nous discutions un mot, un texte... Nous vivions enfermés dans les bibliothèques et le monde

se résumait pour nous dans la formule d'un livre qui flattait notre orgueil pédant. Je voudrais brûler tous ces ouvrages et toutes ces peintures qui dorment aux murailles, toutes ces choses qui m'ont séparé de la vie, de celle qu'on vit dans la souffrance, de la vraie vie enfin, toutes ces choses de science et d'art qui sont le piédestal de l'orgueil humain, du plus fol orgueil puisqu'il est dans l'esprit.

Thérèse : Mais qu'est-ce qu'il y a tout à coup ?

Philippe : Tu ne peux pas bien me comprendre. Il y a dans toute cette rage vaine et ridicule, n'est-ce pas, ridicule, toute la frénésie d'un amant que sa maîtresse a trompé ..
Puis la guerre a crevé ce mirage d'un coup de canon brutal. Je suis parti parce que toutes les sources de l'honneur n'étaient pas taries en moi. La plupart sont restés...

Thérèse : Philippe !

Philippe : Oui, la plupart. Tu le sais comme moi. Tu mettrais des noms sur leur visage. Ils ont dit : « Qu'importe l'Univers si mon livre paraît... et qu'est-ce que la Patrie devant le grand rêve de l'art ? » La foule, seule la foule s'est levée et comme une procession s'en va dans la gloire d'un matin d'été, elle a marché par toutes nos routes avec des fusils, des canons, de la haine. La mort fauchait dans ses rangs et ses rangs reformés se mouvaient et marchaient encore et la volonté de la foule sifflait comme une fronde par dessus la bataille : « Tu ne passeras que sur nos corps ! »
Ils ne sont pas passés. Ils n'ont pas pu passer !

Thérèse : Pour l'amour de Dieu, calme-toi !

Philippe : Tu as raison. A quoi bon du reste ? Je dois vivre de tout ce passé que je blasphème. Tout à l'heure, demain, je reprendrai le chemin du collège. Il faudra que je fasse semblant de croire à ma science pour gagner ma vie.

[Il décroche un chapeau de feutre et s'en coiffe.]

Voici mon ancien visage.

Thérèse : Ah ! tu n'as pas vieilli, toi ! Demain quand tu auras quitté l'uniforme et que tu paraîtras, je croirai qu'il en a toujours été ainsi, que rien n'est changé de notre vie ancienne.

Philippe : Qu'y a-t-il de changé si ce n'est en nous-mêmes un peu plus de souffrance et sur notre visage, là, au coin des yeux, au coin des lèvres et sur le front, quelques rides ajoutées.

Thérèse : Je suis une vieille femme !

SCÈNE IV

L'Ordonnance. — Thérèse. — Philippe.

L'Ordonnance : C'est pour la chambre, lieutenant Est-ce que je puis aller dans ma chambre ?

Thérèse : Annette va vous montrer, François. Vous la trouverez à la cuisine.

L'Ordonnance . Bien, Madame.

Thérèse : Ah ! si vous aviez besoin de quelque chose, François, vous n'auriez qu'à rappeler Annette.

L'Ordonnance : Oui, Madame.

SCÈNE V

Thérèse. — Philippe.

Thérèse : Pourquoi ne me parles-tu pas, ne me regardes-tu pas ? Philippe, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Philippe : Ne plus t'aimer ! J'ai désappris les gestes de l'amour et je ne connais plus son visage. Il ne faut pas prendre garde. Je sors d'un

rêve. Je rentre dans un rêve. Il y a un passage si brusque de la nuit au jour. Mes pensées sont comme saoûles. Les objets qui m'entourent me collent aux paupières comme si j'avais été longtemps aveugle et toi, je ne sais pas te parler, je ne trouve plus les paroles, mon cœur bat. Est-ce de l'amour ?

Thérèse : Philippe !

Philippe : J'ai rêvé souvent d'un jardin sous la lune où pleuraient des eaux vives. C'était l'automne, comme aujourd'hui, l'automne. Des feuilles et des fruits mûrs se détachaient des arbres et roulaient dans l'herbe. Les bouleaux blancs semblaient d'argent sous la lune. Des chrysanthèmes ouverts annonçaient Novembre. Tu paraissais tout à coup. Je voulais crier, je voulais courir. Je disais : ma femme ! Tu passais, tu passais, les yeux dans du rêve, devant moi. Le jardin n'avait pas de fleur qui fût plus belle que toi.

SCÈNE VI

L'ORDONNANCE. — THÉRÈSE. — PHILIPPE.

L'Ordonnance : Lieutenant, c'est une madame Lautin qui vient vous dire bonjour.

Philippe : Non, non, pas aujourd'hui, personne aujourd'hui !

Thérèse : Philippe, voyons, Philippe, elle a gardé la maison pendant les premières semaines, tu te souviens, quand je n'étais pas là.

Philippe : Et nous, qu'est-ce qu'on faisait ?

Thérèse : Nous ne pouvons pas la renvoyer ainsi, Philippe ! Voyons...

Philippe : Jamais nous n'avons eu plus besoin d'être seuls, comprends-tu, seuls... Faites entrer.

SCÈNE VII

LA VOISINE. — THÉRÈSE. — PHILIPPE.

La Voisine : Ah ! Monsieur le Professeur, que je suis contente, que je suis contente ! Je disais toujours : je ne reverrai plus monsieur le Professeur.

Philippe : Bonjour, madame Lautin.

La Voisine : Vous devez être si heureuse, chère madame ! Le voici lieutenant ! Qu'est-ce qu'on va dire en ville ! Monsieur le Doyen sera bien content quand il saura cela.

Thérèse : Asseyez-vous donc, Madame.

La Voisine : Merci. Je suis un peu fatiguée. Je me suis dépêchée à venir. C'est [illegible] le facteur qui m'a prévenue. Il vous avait vu descendre à Pie refontaine et prendre la ruelle. J'ai voulu être la première à visiter Monsieur le Professeur.

Philippe : Nous aurions été vous voir demain, chère madame.

Thérèse : Nous vous devons la garde de ces meubles et de la maison. Sans votre présence, ils eussent tout saccagé.

La Voisine : C'est la moindre des choses. J'étais heureuse de pouvoir être utile, à mon âge. Puis il me semble que c'est si loin déjà, si loin... Ah ! si vous aviez pu les voir fuir les habitants ! Quelle misère, mon Dieu ! Tenez, le bourgmestre est parti le premier. Le tanneur, le médecin, le secrétaire communal ont suivi. Les fermiers rassemblaient sur leurs voitures tout ce qu'ils pouvaient emporter. Les pauvres gens suivaient qui n'avaient rien à perdre. Bref, quand ils sont entrés la ville était vide. Ils ont pillé un peu partout. Ils ont respecté ceci : les meubles et la maison parce que j'étais là.

Thérèse : Quelle reconnaissance nous vous devons !

La Voisine : Ah ! cela n'a pas été gai tous les jours ! je vous assure ! Ils sont revenus plusieurs fois. Il y a un officier qui a fureté dans les livres.

Philippe : Tiens, il a fureté dans les livres.

La Voisine : Il en a même pris quelques-uns, je ne sais plus quoi, des titres que je n'ai pas compris. Il disait que cette bibliothèque ne m'appartenait pas, qu'il allait revenir avec des amis. C'était un gros blond. Il est parti pour Reims le jour suivant. Je ne l'ai plus revu. Puis j'ai eu des tas d'ennuis ! La plupart de ceux qui avaient quitté n'avaient pu dépasser Sedan, ils revenaient l'un après l'autre. On disait en ville que j'étais d'accord avec l'ennemi, que sans cela votre maison eût été pillée, comme les autres. Nous plaignons ceux qui se sont battus. Mais ceux qui sont restés, croyez-vous qu'ils aient eu à souffrir !

Philippe : Oui, il y a ceux qui sont restés.

Thérèse : Il y a celles qui avaient leur fils, leur mari à l'armée.

La Voisine : J'étais tranquille de ce côté, mais toutes les misères, tout ce qu'il a fallu supporter ! D'abord on est resté sans farine, puis le sucre a disparu. On a rationné les familles.

Thérèse : Les soldats ennemis qu'on croisait dans les rues et dont les bottes sonnaient sur le pavé ! On se disait : ils souffrent là-bas.

La Voisine : La viande aussi vint à manquer. Le docteur Laurent, vous savez, l'ancien bourgmestre, disait : « Tant pis ! Vous n'avez plus voulu de moi, tirez-vous d'affaire ». Puis l'hiver est venu.

Thérèse : Le premier hiver ! On savait qu'ils s'étaient battus, là-bas, sur l'Yser, qu'ils avaient arrêté les Allemands. On allait aux nouvelles. On recevait encore quelques lettres, des journaux. Bien des familles ont pris le deuil.

La Voisine : Oui, mais on dansait le soir au Café de la Place ! Les soldats tout d'abord étaient seuls, puis il y a eu des filles... Tenez, Marie, votre ancienne ménagère. Nous, on claquait des dents dans nos chambres sans feu.

Thérèse : Tout de même on a fini par régler tout cela. Je me souviens bien. On n'a plus connu pareille crise. Qu'est-ce que cela faisait, au fond, pourvu qu'on les retrouvât, pourvu qu'on les revît, nos soldats !

Philippe : Nous, on ne pensait qu'au retour. Le soir, quand il faisait calme et que les étoiles s'étaient allumées, toutes les étoiles, on songeait qu'elles éclairaient la Patrie au-delà des plaines. Une fusée montait dans la nuit, une fusée qui faisait de la lumière et s'arrêtait une seconde, immobile, et nous regardions cette clarté apparue comme si notre rêve eût été ramassé tout à coup, dans cette gerbe de lumière, inondant la tranchée ennemie.

La Voisine : Lambert, le forgeron, a été arrêté. Il espionnait pour nous ; je lui avais dit : « Lambert, prenez garde ! » Mais ce que vous ne savez pas encore c'est l'histoire de Mathilde. Vous souvenez-vous de Mathilde ?

Philippe : Je ne vois pas bien.

Thérèse : (à mi-voix) Est-ce qu'il est bien nécessaire ?

La Voisine : (qui n'a pas entendu) La fille du brasseur.

Philippe : Qu'est-ce qu'il y a eu ?

La Voisine : Elle s'est mariée, donc, avec un officier prussien ! Oui, oui, comme je vous regarde, avec un officier prussien. On a eu beau crier au scandale, elle s'est mariée ! Monsieur le Doyen n'a pu les mettre à la porte de l'église. Il y a eu messe chantée et le soir un dîner. C'était plein d'officiers. D'après ce qu'on m'a dit, le pharmacien était là, le commissaire de police, les frères Petitjean, les demoiselles Dupuis, qu'est-ce que je sais !

Philippe : Pourquoi raconter ces choses ?

La Voisine : Ah ! Monsieur le Professeur, il faut qu'on crie ces choses !

Philippe : Mais non. Oubliez tout cela. C'est si lointain nos misères, voyons, puisqu'on est libres comme autrefois...

La Voisine : Je vous dis que c'était un scandale ! Quand ils ont choisi le nouveau bourgmestre, Mossoux criait dans les cafés qu'il fallait un socialiste, Laurent ne voulait plus en entendre parler.

Philippe : Puisqu'on est libres, comme autrefois, à quoi bon semer la discorde ?

La Voisine : Semer la discorde !

Thérèse : (à mi-voix) Mais pourquoi lui dites-vous tout cela ? Vous voyez bien qu'il s'énerve.

La Voisine : Si vous croyez que je vous gêne.

Thérèse : Mais non, mon Dieu, n'allez pas imaginer des choses.

[La conversation tombe tout à coup. On dirait que chacun craint la parole qu'il va dire].

La Voisine : Tout de même, moi qui croyais qu'ils allaient bondir nos soldats, nous venger. C'est beau les hommes ! (Un silence). Quelle heure est-il déjà, madame Thérèse ?

Thérèse : Cinq heures et demie, mais l'horloge avance.

La Voisine : Les journées sont déjà si courtes ! Il faut que je m'en aille. Je reviendrai vous voir, dans quelques jours, Monsieur le Professeur.

Philippe : C'est ça, venez donc dîner avec nous, sans façon, un de ces soirs, quand nous serons remis.

La Voisine : Oui, j'attendrai que vous soyez remis.

Philippe : Au revoir, Madame.

Thérèse : (reconduisant) Surtout, n'allez pas imaginer ce qui n'est pas.

La Voisine : Moi qui croyais à leur justice !

SCÈNE VIII

Philippe puis Thérèse.

[Le crépuscule a commencé d'assombrir la pièce. Le jour s'attarde aux fenêtres. Les dernières paroles de cette scène se diront dans la nuit presque venue.]

Philippe : Voilà ce qu'il faudra respirer chaque jour avec l'air et la lumière... Ah ! Partir, partir pour ces sommets qu'on voit encore couronnés de soleil, s'arrêter là avec la ville à ses pieds, recommencer dans le silence et la solitude, sa vie ; ruminer là sa joie de vivre comme un mammifère apaisé !

Thérèse : (rentrant) Philippe, est-ce que tu songes à ce que tu dis ?

Philippe : Tant de sottise m'excède à la fin ! Mais que veux-tu bien que me fasse ce tableau pas propre de province sous l'invasion?

Thérèse : Veux-tu que je te dise ? Au fond, tu ne songes qu'à toi-même et toute cette douleur que tu as ramenée avec toi comme un troupeau sorti d'une pâture d'enfer, tu la surveilles et tu la guides. Le reste ? Il t'importe si peu ! si peu de savoir ce qu'il y a de tortures et d'angoisses au fond de ces plaintes, de ces rancœurs que tu appelles aujourd'hui des cancans de province sous l'invasion. La guerre n'est plus là qui donnait à ces riens leur visage tragique. Tiens, cette histoire, cette élection du bourgmestre. Tu as haussé les épaules. Tu n'as pas vu cela dans l'atmosphère véritable. Ce que t'en apporte aujourd'hui cette femme, qu'est-ce que c'est ? Le visage grotesque d'une farce électorale. Je te jure que ce n'était pas cela. Tu n'as pas vu derrière ce visage la grimace affreuse d'une ville qui a faim, qui va mourir de faim, parce qu'elle n'a plus ni chefs ni pasteurs, parce que personne n'ose embrasser sa souffrance, épouser sa souffrance, apaiser sa souffrance. |

Que t'importe qu'on ait dansé le dimanche dans quelques cafés louches ! Que t'importe que des filles de ton sang, de ta race, aient tourné au bras des troupiers allemands ! Tu souris... C'est loin la guerre... Tu dois être fatigué de la vengeance. Mais nous, nous qui vous avions là-bas, vous autres, nous qui vous avions dévoués à la mort pour que fût sauve la Patrie, notre rage éclatait, criait, hurlait ! Ton rêve, c'est toi. Ta douleur, c'est toi. Ton indifférence, c'est toi toujours, par lassitude, et parce que durant des années tu n'as eu que toi sous les yeux.

Philippe : Peut-être. Personne ne m'a suivi sur la terre d'épouvante où j'ai reposé.

Thérèse : Et moi, Philippe ? Est-ce que mon âme, est-ce que mon cœur, est-ce que ma chair n'étaient pas aussi dans l'épouvante ?

Philippe : Tu étais si loin !

Thérèse : Tu étais si près de moi !

Mais vois, tout autour de toi, c'est la vie, comme autrefois. La maison t'accueille. Elle n'a rien perdu de son ordre ancien. La même horloge mesure le temps. Tes livres sont là, fermés, qui attendent. Il y a des fleurs au jardin. Il y a sur toutes choses, ici, la même douceur pacifique qui rayonne de notre amour. Et moi, je suis là, je t'écoute. Il me semble que c'est notre premier soir. Je disais en l'imaginant : mon cœur va cesser de battre. Il me prendra dans ses bras. Il me dira tout bas, presque dans la nuque : « Mon petit, mon cher petit... » Et voilà que tu ne reconnais rien de mon visage ni de celui des choses. Tu parles de toute cette horreur vécue, de toute cette gloire sortie d'elle éclairant la Patrie de sa lumière immense et tu sembles roulé dans un rêve d'orgueil.

Ecoute, il ne faut pas mentir à la vie, il ne faut pas mentir à mon amour. Tout ce pauvre bonheur qui t'attend, il faut le prendre, vois-tu, il faut le prendre. Ne demande pas autre chose à la vie : un amour profond qui l'illumine et la réchauffe. Il faut recommencer ta

vie, ma vie. Essayons ensemble. Il faut que le passé disparaisse, qu'il s'engloutisse dans une nuit sans fin, que meurtris et saccagés par la douleur, nous allions ensemble vers nos tendresses comme vers une oasis...

Tu ne dis rien, Philippe ?

Philippe : Je t'écoute.

Thérèse : Mon Dieu, est-ce que je sais, moi ? Tu m'affoles avec ton silence. Je n'ai que des paroles. Mais mes yeux, regarde mes yeux. Ne vois-tu pas ce qu'ils disent, ce qu'ils souffrent, ce qu'ils implorent ?

On ira dans les bois courir, sauter. On s'arrêtera à la chapelle. On boira du vin. On rentrera chez nous. On fera dînette dans la chambre à coucher. Je chanterai les chansons que tu aimes. On sera heureux tout plein, tu verras, Philippe.

[Des cloches lointaines commencent ici d'appeler à l'office du soir.]

Tiens, ce soir, veux-tu, comme les soirs du mois de mai, nous irons à l'église prier Dieu, comme des gens qui ont du bonheur. Nous reviendrons par l'esplanade. Nous verrons la ville, sous nos pieds, avec ses lumières. Nous regarderons longtemps, serrés l'un contre l'autre, comme si nous étions dans l'église encore, à prier. Nous rentrerons enlacés. Tu me diras des mots d'amour.

Philippe : Il y a si longtemps que je n'ai plus prié !

Thérèse : C'est bien ton visage, mais ce n'est plus toi, Philippe.

Philippe : Eh ! non ! ce n'est plus moi. J'ai dépouillé le vieil homme. Cela s'est fait sans que j'y prenne garde. Je me battais. Est-ce qu'on sait à quel moment les feuilles deviennent rousses ? Tout cela, je voulais te le dire, avant d'entrer, derrière la porte. J'aurais eu la force d'écouter tes paroles après mon aveu. Alors je serais entré ou bien reparti, Dieu sait pour où, devant moi. A présent, je ne pourrai plus m'en aller. Tu ne pourras plus me repousser et nous resterons à vivre avec une plaie qui saigne au cœur.

Thérèse : Que m'importe ce discours, toute cette littérature, c'est toi que je veux, rien que toi ! Je saurai bien ranimer ton âme ancienne...

Philippe : C'est justement ce que je crains parce que je hais mon âme ancienne.

Quand je suis parti, je ne sais pas ce qui s'est déchiré en moi. Le train m'emmenait. Nous étions là quelques réservistes. à nous regarder sans rien dire. Le paysage défilait devant la portière ouverte. Nous sommes entrés à la caserne puis repartis dans l'abrutissement d'un coup de poing qui nous aurait frappés au visage.

J'ai reçu ta première lettre à Waelhem, dans la cour d'une ferme. J'étais adossé au timon d'une charrette. J'ai mis trois jours avant d'aller au bout de cette lettre. Je ne sais pas si j'ai pleuré depuis.

Thérèse : Mon Philippe !

Philippe : Alors, j'ai prié. Toutes les forces de ma vie ont prié. Je ne voulais pas mourir, tu entends, je voulais t'étreindre encore, dormir encore la tête roulée sur ton épaule. C'est inouï comme j'ai gardé le souvenir de ce geste-là ! Je dictais à Dieu mes raisons de vivre dont je taisais la plus claire, la plus immédiate, la plus pressante : que j'étais jeune et que je t'aimais. Je lui disais : « Que deviendront mes livres où flotte votre pensée puisque je crois en vous ? »

C'est lâche un homme qui va mourir ! Je me souviens : je tremblais aussi d'être défiguré.

Thérèse : Est-ce que je t'aurais moins aimé ?

Philippe : Au cantonnement, je me levais à l'aube pour chercher l'église, entendre la messe. Je m'apaisais ainsi. Je pensais : j'ai trop prié, je ne mourrai pas aujourd'hui. Ce sont mes fautes cela, mes fautes de soldat, il faut, vois-tu, qu'on me les pardonne.

Puis, un jour, j'ai compris que ma prière était mon tremblement devant la mort. Je n'ai plus prié. Je ne me suis pas dit : « ma prière est mauvaise. » Je n'ai plus prié. J'ai fait ceci : Une mission péril-

leuse était commandée, je me suis offert. Je suis parti l'âme souillée, attendant la mort. J'allais tomber pour toujours ou bien tuer en moi la peur de mourir. Sous les balles, dans les fils de fer ennemis, j'ai coupé des fleurs de trèfle...

Après, je me suis retrouvé pantelant dans le gouffre de ma vie, sans espoir divin, sans espoir humain. Je me suis abreuvé à toutes les sources de la souffrance. Je m'en suis repu. Mes yeux pour la première fois ont regardé la foule qui souffrait autour de moi. Je me disais : « Dieu, s'il était Dieu, ferait un miracle. » Nous étions des milliers et des milliers encore à souffrir dans la boue et l'eau, à mourir sans gloire, couchés tout à coup sur le sol. Je voyais toute cette douleur immense, anonyme. Je l'écoutais pleurer dans la nuit, prière atroce et plus belle que toute autre, élevée de la chair des hommes vers un ciel barré d'étoiles d'argent comme une porte de riche que le maître n'a jamais ouverte. J'ai tendu mon poing vers ce ciel parmi tous les poings robustes et crispés des soldats qui le montraient du geste et qui criaient vers lui : « Ouvre toi donc si tu n'es point vide ! » J'ai vu cela. Je n'ai plus vu que cela. Je n'ai pas raisonné. Je n'ai pas cherché à me dire : « N'as-tu point tort ? » Je n'ai pas recommencé l'examen du problème, du seul problème. Je n'ai vu que cela, te dis-je : la souffrance humaine s'étendait devant moi comme une terre sans limite et j'ai cru que Dieu c'était l'homme et que l'homme rachetait le monde aujourd'hui sans le concours d'aucune divinité.

J'ai rejeté toutes les consolations de moi comme un manteau qui pèse. Parfois la douleur était si forte que mes lèvres s'ouvraient pour un cri vers toi, vers Dieu, vers tout ce qui apaise et qui console, vers tout ce qui fait l'espoir et la lumière des hommes, mais je serrais les dents jusqu'à les broyer et seul montait de ma bouche le rauque aboiement d'un sanglot.

Je n'ai plus eu en moi que la nuit, la nuit, rien que la nuit...

[Les cloches de l'office du soir ont recommencé de sonner plus lointaines et plus nombreuses, semble-t-il, dans la o [illegible] apporte la lampe dont la lumière remplit brut ement la pièce.]

SCÈNE IX

L'ORDONNANCE. — THÉRÈSE. — PHILIPPE.

L'Ordonnance : Madame, c'est la servante qui m'a dit d'apporter la lumière.

Philippe : Tu pleures ?

Thérèse : Moi ? Non. Ce n'est rien. La lumière, si brusquement..

Philippe : Tu pleures, te dis-je.

Thérèse : Non, je t'assure. Pourquoi veux-tu que je pleure ?

Philippe : Ah !

L'Ordonnance : Madame, c'est la servante qui m'a dit d'apporter la lumière. Où faut-il la mettre ?

Thérèse : Ici, sur la table, François.

L'Ordonnance : La servante m'a dit aussi que vous devriez bien venir une minute pour le souper. Elle ne sait pas si vous allez manger dans la chambre à coucher comme autrefois.

Thérèse : Où veux-tu, Philippe ?

Philippe : Mais, dans la chambre à coucher.

Thérèse : Je vais voir ce que veut Annette. J'ouvrirai la porte d'entre deux. On pourra servir sans passer par ici. Ce sera plus commode.

SCÈNE X

L'Ordonnance. — Philippe.

L'Ordonnance : Qu'est-ce que je vais faire, moi, Lieutenant, dans tout ceci ? La servante ne veut pas que je nettoie vos bottes. Elle dit : « Tu n'as rien à faire qu'à te promener. » Je vais m'ennuyer, moi !

Philippe : Toi aussi tu t'inquiètes et tu n'es pas content. Pauvre ami ! Nous avons vécu si longtemps ensemble. Maintenant il faut changer nos habitudes.

L'Ordonnance : Je ne veux pas être une charge, moi, Lieutenant.

Philippe : Tu ne seras jamais une charge pour nous, François. Je tiens à toi comme à quelque chose de très cher, quelque chose de moi-même. Nous avons souffert d'une misère commune. Tu vas te reposer pour la première fois depuis quatre années. Tu reprendras des habits civils et nous te chercherons quelque chose, une place qui te garde près de nous.
Est-ce que tu tiens encore à ton lieutenant, François ?

L'Ordonnance : Pourquoi demandez-vous cela ?

Philippe : Je ne sais pas. Le besoin d'être sûr. Tiens, assieds-toi. Je suis heureux d'être avec toi quelques minutes. Il me semble que je n'ai pas quitté mes hommes.
Croyait-on que ce jour arrivât jamais ?

L'Ordonnance : Tout arrive. Il me semble que vous ne vous êtes pas assez réjoui.

Philippe : Nous avons dû trop attendre.

L'Ordonnance : Est-ce que c'est une raison ?

Philippe : Maintenant, j'ai l'impression que ces années ont passé si vite ! Te souviens-tu quand je suis parti pour la redoute allemande ? Je n'ai pas voulu que tu m'accompagnes. On disait que j'avais été blessé et comme je revenais, sur la route, aplati parmi les herbes, je t'ai rencontré. Tu venais à ma recherche. Je t'ai mis le revolver sous le nez.

L'Ordonnance : Alors vous m'avez reconnu et vous m'avez dit : « C'est vos, là, m'fi ? »

Philippe : Tu avais ramassé la tonite abandonnée sur le chemin.

L'Ordonnance : On ne pouvait pas la laisser aux Prussiens.

Philippe : Les balles soulevaient la terre autour de nous.

L'Ordonnance : Il y avait surtout les fusées éclairantes qui ne s'arrêtaient pas. Il faisait clair comme à midi.

Philippe : Et l'autre fois, dans l'abri, quand nous avons été bombardés !

L'Ordonnance : Quel abri ?

Philippe : A Noordschoote.

L'Ordonnance : Ah ! oui ! Là où j'avais construit une vérandah ?

Philippe : Tout juste.

L'Ordonnance : Nous avons eu la chance. Que voulez-vous ? C'est que l'heure n'avait pas sonné !

Philippe : Puis les hivers, au cantonnement, près du feu. On parlait du pays. On fumait des pipes. On imaginait le retour, un retour d'apothéose parmi les fleurs et la joie. Mais chaque année tuait quelque chose de ce rêve. On vivait, si simplement, mon Dieu ! Tout était réglé, la vie, la mort aussi qui vous prenait à tel endroit des tranchées qu'on connaissait bien, à une heure qu'on aurait pu fixer d'avance. Nous avions aussi appris à limiter nos désirs, et notre bonheur naissait de rien, d'un confort imprévu, d'un repos, d'une belle journée !

François, peut-être étions-nous plus heureux qu'aujourd'hui !

L'Ordonnance : Vous ne pouvez pas dire cela, Lieutenant. Vous trouvez la maison intacte et votre femme qui vous attend, une brave petite femme qui a l'air gentille tout plein, qui est folle de vous et vous dites : « Nous étions peut-être plus heureux qu'à présent. » Où ça plus heureux ?

Dans l'étable où vous avez passé les derniers jours ? Dans votre abri qu'il y avait de l'eau tous les matins jusqu'aux genoux ? Et moi, alors ? Qu'est-ce que je dois dire ? Je n'ai plus de maison, plus de parents ; si vous ne m'aviez pas recueilli, qu'est-ce que je serais devenu ? Je touche un franc par jour comme ancien soldat. Je ne connais plus un seul métier. Elle est belle ma vie ! Voulez-vous changer avec moi ?

Philippe : Tu ne peux pas comprendre. Tu crois que je suis ici vivant, heureux de vivre, d'aimer. Je n'ai ramené qu'un mort. Mais tu ne peux pas comprendre.

L'Ordonnance : Peut-être. La servante m'a dit tout à l'heure quand votre femme est sortie pour reconduire la dame avec toutes ses plumes à son chapeau : « Madame a pleuré. »

Philippe : Annette t'a dit cela !

L'Ordonnance : Quand je suis entré avec la lampe, tout à l'heure, je l'ai regardée. Elle avait les yeux rouges.

Philippe : Non. Tu dois te tromper. C'est certain, tu te trompes. Elle me l'aurait dit.

L'Ordonnance : Lieutenant, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais ce n'est pas un jour pour faire pleurer sa femme.

Philippe : François...

L'Ordonnance : Comme je vous le dis, Lieutenant.

[On entend chanter dans la chambre à coucher :

« Oh ! La belle pourquoi pleurez-vous ?
— Je pleure mon chevalier, le connaissez-vous ?
Quand il partit pour la guerre... »

Philippe tend l'oreille vers la chanson comme s'il tendait vers elle toute sa vie.]

L'Ordonnance : Non. Ce n'est pas un jour pour faire pleurer sa femme

SCÈNE XI

THÉRÈSE. — PHILIPPE. — L'ORDONNANCE.

[La porte de la chambre à coucher s'ouvre. Thérèse paraît. Il n'y a pas trace de larmes sur son visage.]

Thérèse : C'est vous, François ? Je me disais : « Avec qui parle-t-il ? »

L'Ordonnance : On parlait du passé, Madame.

Thérèse : Toujours du passé !
Voulez-vous être gentil, François ? Aidez donc Annette à porter la table servie dans la chambre.

L'Ordonnance : Tout de suite, Madame.

SCÈNE XII

THÉRÈSE. — PHILIPPE.

Philippe : Thérèse, tu as pleuré tout à l'heure.

Thérèse : Mais non, je t'assure.

Philippe : Si. Je t'ai fait mal.

Thérèse : Est-ce que ça compte ? Tes paroles ont dit ma pensée d'autrefois, quand le chagrin me serrait trop fort. Va, je t'ai bien compris. Seulement tu y mettais plus d'amertume que moi.

Philippe : Tu vois bien que je t'ai fait mal !

Thérèse : Laisse donc. Il valait mieux tout se dire. Seulement, que peut ta révolte ? Tu fermes le ciel devant toi. C'est bien. Mais alors, où est le sens de la vie et de la mort ?

Philippe : Faut-il bien que ces choses aient un sens ?

Thérèse : Peut-être pas nécessairement. Dans ce cas la vie de l'homme est un non sens. Tu te tues à scruter des ténèbres que tu ne dissiperas pas. Ton orgueil de savoir est devenu ton orgueil de souffrir. La prière, mon Dieu, jaillit du cœur, tout à coup, comme un aveu.

Philippe : Non, pas du cœur. Crois-tu que l'intelligence...

Thérèse : Laisse là donc à sa place, toute petite, occupée à perdre et retrouver le vrai parmi quelques problèmes qui la dépassent. Mais comment ne vois-tu pas aujourd'hui que le bonheur n'est pas là dans ces spéculations désespérées.

Philippe : Sait-on jamais où se trouve le bonheur ?

Thérèse : Près de soi, toujours, à portée de main. On le cherche ailleurs où il n'est pas, où il ne sera jamais, tiens, comme tu disais tout à l'heure, dans cette science qui veut toucher au vrai et qui me semble aux doigts de l'homme un violon sans archet dont on pince les cordes et dont on dit « Quelle sonorité profonde ! » sans qu'on puisse jamais lui donner un chant. Près de soi, te dis-je, à portée de main.

Philippe : Tu veux parler de ceci : la maison.

Thérèse : De notre amour, Philippe. Ecoute-moi. Nous avons vieilli tous les deux. Cela va vite à notre âge. Il nous reste combien de jeunesse ? Quelques années. Ne les perdons pas à fuir un bonheur que nous avons touché, que nous avons connu, Philippe, qui nous a portés sur ses ailes triomphantes et que nous pouvons ranimer d'un souffle ou d'une parole, d'une seule parole.

Philippe : Le bonheur ?

Thérèse : Qu'est-ce donc si ce n'est d'être aimé ? Autrefois, voilà bien du temps, tu me disais : « Si tu n'étais pas là ! »

Philippe : Comme je te dis ce soir : « Si tu n'étais pas là ! »

Thérèse : Mais je suis là et c'est tout ce qui importe.

Philippe : Et j'ai tant désiré ce jour ! Je l'imaginais semblable à celui de notre mariage. L'escalier tombait de l'étage, en spirales, dans la pièce où nous étions. Quelqu'un dit tout à coup : « La mariée ! » Tu descendais les marches avec lenteur, seule, en blanc. Je croyais que tu n'allais pas finir de descendre.

Thérèse : Philippe, ceci est notre premier soir. Je n'ai jamais été plus entièrement à toi. Quelle force pourrait nous désunir encore ? Il faut vivre, vois-tu, pour toute cette joie que nous n'avons pas eue. Il eut été si simple de me dire en entrant : « J'ai eu bien du chagrin », si simple, mon Dieu, si simple ! Toutes ces paroles tu les aurais dites près de moi, serré contre moi. Je t'aurais embrassé sur le front, sur les yeux.

Philippe : Trop tard.

Thérèse : Non, pas trop tard ! Mais que faut-il donc que je te dise, que je te crie pour que tu viennes dans mes bras. Est-ce que toute ma vie n'est pas dans ce geste ?

[Elle l'attire doucement à elle. On le voit céder.]

Thérèse : Philippe... plus près... comme tout à l'heure... ta place... Oh ! ma vie ! Si tu savais ! Mais je ne peux pas te dire. Je n'ai que des paroles et la joie ferait éclater mes paroles ! Ah ! Tu n'as rien dit ! Tout cela n'existe plus, cela n'a pas été ! C'est maintenant que nous renaissons à la lumière.

Philippe : Parle-moi. Cela me fait du bien de t'entendre.

Thérèse : Il me souvient d'un soir, d'un soir ancien. Je ne sais pas pourquoi, notre amour, comme aujourd'hui, tremblait de se dire et de vivre. Nous sentions qu'il brûlait en nous comme une torche et qu'il s'élevait si droit, si violent, si haut qu'il nous faisait peur. Nous sentions qu'il n'y aurait plus rien dans la vie que notre amour et nous tenions à la vie, à l'autre vie, à toute celle qui n'est pas l'amour. Nous voulions nous quitter. Nous songions à nous fuir l'un l'autre comme on s'en va d'un gouffre. Nous ne nous étions rien dit. Nous avons été au théâtre comme si rien n'eût existé de ce complot sacrilège Je vois les lumières, la salle agitée, le lustre au plafond comme une fleur lumineuse. On donnait la « Damnation de Faust ». Tu avais pris ma main sous le manchon que j'avais gardé. Puis il y a eu « Le roi de Thulé », la mélancolie de Marguerite si profonde, si profonde qu'elle donnait le vertige et l'envie de mourir. Nos mains se serraient à se broyer. Tu pleurais. Nous n'avons plus songé à nous fuir. L'amour nous a pris comme un fleuve arrache quand il a débordé tous les joncs du rivage. Dis-moi, aujourd'hui, comme ce soir là, n'est-ce pas que nous nous sommes retrouvés ?

Philippe : Je t'aime.

Thérèse : Il faut laisser ces souffrances, vois-tu. On s'épuise à les porter avec soi. Toute la douceur de l'automne a pénétré la chambre. Il y a les parfums des bois mouillés et celui de ta chevelure. Il y a la lampe qui veille et qui vacille un peu. Il y a notre amour. Il me semble que la vie s'arrête ici de battre et pourtant, je n'ai pas peur de mourir puisque tu es là.

Philippe : Je t'aime ! Toute ma vie aussi est dans ce mot-là. Je t'aime. Laisse-moi le répéter. C'est si nouveau, si étrange et si doux. Cela résonne si profondément en moi .. C'est bien toi. Voici ta nuque sous ma main, tes yeux qui reflètent mon image, ton corps serré contre moi qui palpite, voici tes lèvres que je peux toucher des miennes, que je peux mordre comme un fruit... Donne-moi tes lèvres !

Thérèse : Philippe, non, pas ici. On peut venir... la lumière ! [Il baisse la mèche de la lampe] Philippe...

Philippe : Ah ! Boire à ton baiser ce souffle de ta jeunesse et de ta chair !... C'est de la vie qui entre en moi, que je retiens en moi... Dis que tu es ma femme, dis que c'est toi, que tu n'es pas une hallucination, que tout cela ne va pas s'écrouler comme une maison qui saute ..

Thérèse : Mon cher petit !

Philippe : Que je t'emmènerai tout à l'heure, dans la chambre où la lumière descend de l'abat-jour rose, que je dénouerai tes cheveux, que je me griserai du parfum de tes cheveux...

Thérèse : Tu m'emmèneras, tout à l'heure, tout de suite... Ah ! Tout de suite, fuir cette pièce où je t'ai vu souffrir ! Je t'en prie ! Je n'aurais plus la force de t'écouter, de lutter, de t'arracher encore comme une proie que le désespoir emporte. Je ne sais plus... il n'y a plus rien... ton baiser ! Je ne pleure plus. je ris, Philippe, je ris ! Je suis heureuse ! Je suis ta femme.

Philippe : [l'emmenant] Tu es la vie qui recommence...

SCÈNE XIII

L'Ordonnance.

[La scène est dans une obscurité à peu près complète. La lampe y met un point rouge... Un rais de lumière passe sous la porte de la chambre à coucher.]

L'Ordonnance : Ils se sont enfermés déjà ! [Il frappe doucement à la porte par où ils viennent de disparaître].
Lieutenant, à quelle heure demain ?
Lieutenant, à quelle heure demain ?

[Il n'y a pas de réponse. L'Ordonnance, seul, pour la première fois depuis trois années, s'efface dans la nuit, douloureux et courbé, une ombre qui s'en va.]

(FIN)

Janvier-Avril 1918.
Front Belge.

Louis Boumal.
Mort pour la Patrie.

LES CAHIERS

Rédaction

Louis BOUMAL - Lucien CHRISTOPHE - Marcel PAQUO

Secrétaire : **Léon-Jean HERBOS**

LES CAHIERS

ont publié des Pages inédites de :

FRANZ ANSEL, GEORGES ANTOINE, JULIEN ANTOINE, LOUIS BOUMAL,
EDOUARD BUISSERET, LUCIEN CHRISTOPHE, EMILE DE BONGNIE,
SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER, CHARLES DELCHEVALERIE, TRISTAN DE
HENRI DÉRIEUX, FERNAND DIVOIRE, LUC DURTAIN, MAURICE FABRY
FLORENT FELS, ANDRÉ FONTAINAS, H. FRENAY-CID CHARLES-ANDRÉ GE
L.-J. HERBOS, JEAN HUBAUX, GUSTAVE KAHN, LÉO LARGUIER,
PHILÉAS LEBESGUE FERNAND LEFRETTE JEAN PANISEL, MARCEL PAQUO
CÉCILE PÉRIN, GEORGES PÉRIN, JOSEPH RIVIÈRE, FERNAND SEVERIN,
FRANS SMITS, MARCEL THIRY, CHARLES VAN LERBERGHE, LÉON VÉRAI
CHARLES VILDRAC, MAURICE WULLENS.

Nos colonnes sont ouvertes à tous. — Les articles n'engagent que leur signataire. — Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé

ABONNEMENTS (12 Numéros)

Abonnement	**d'estime**	**20**	**francs**
id.	**ordinaire**	**12**	**»**
id.	**militaire**	**6**	**»**

(Officiers non compris)

ENVOYER CE QUI CONCERNE :

La Rédaction à	*L'Administration à*
M. PAQUOT.	L. J. HERBOS

Z. 154, Armée Belge.

Dunkerque — Imp. Paul Michel.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2603 0758Q3
Boumal, Louis
Quand ils auront pass
l'ombre a la lumière

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 27 05 12 014 0